

Michel Lapeyre

Séminaire à Albi 2008 - 2009

Arguments

1^{re} séance : « Ce qui reste »

« Ce qui reste », formule empruntée à un titre connu : Ce qui reste après Auschwitz. Ce qui reste maintenant que les dieux et Dieu ont, apparemment, à peu près disparu, alors que les grands hommes sont, manifestement, devenus invisibles, et tandis que les êtres humains sont toujours plus égarés. Ce qui reste à une époque et dans un monde où le système capitaliste domine et écrase, où le DC (le discours capitaliste) envahit et pollue tout. Ce qui reste donc tandis que ce qui est d'ores et déjà en péril, c'est l'humanité, comme substance et comme espèce, comme genre à part et salut du vivant.

Dans l'après-coup de la séance

Ce qui reste quand il ne reste plus rien, c'est le prolétaire. Mais comment alors sortir de l'indifférence, c'est-à-dire de ce dont le prolétaire est l'objet privilégié sinon exclusif ? Telle est « la question humaine » qui se pose désormais. Le prolétaire, c'est chacun comme quiconque, c'est le plus quelconque en chacun : autrement dit tout être humain dans ce qu'il présente et transmet de plus générique et de plus ordinaire, avec ce qu'il garde en réserve de plus singulier, donc de plus universel !

2^e séance : L'intérêt de la psychanalyse

Il ne faut pas dire : la psychanalyse c'est la réponse, mais : c'est la réponse qui fait la psychanalyse. Pas la réponse *au* prolétaire mais la réponse *du* prolétaire, si elle existe : ce qui n'est pas si sûr, ce qui n'est pas toujours sûr.

Dans l'après-coup de la séance précédente

La psychanalyse, tout comme la politique, est affaire de style. Or le style, c'est l'homme (Buffon), l'homme à qui l'on s'adresse (Lacan). La psychanalyse, parce qu'elle considère le sujet comme « un-entre-autres », au lieu d'adorer le moi dominé-dominant dans la foule, la psychanalyse donc s'adresse au prolétaire. La politique aussi, du moins la politique du lien social, celle qui est aux antipodes de la politique du pouvoir, celle qui concerne chacun sans exception ni privilège et qui s'intéresse à tous sans exclusive ni forçage. Mais le style, c'est encore l'objet que l'on met en cause. La psychanalyse et la politique visent l'objet que chacun est : sauf qu'en principe c'est pour le rater, c'est-à-dire pour l'approcher et le cerner, rien de plus, autrement dit pour libérer et émanciper enfin ce que tout être humain comporte d'irréductible, d'intraitable, de résistant, et en même temps d'irrésistible, de désirant, de constant.

3^e séance : Au comble du pouvoir, le capitalisme ! Et le prolétaire ? (ou : Le bon, la brute et le truand : mais cherchez où est le truand !)

Je m'efforce de montrer que si le capitalisme est ce qui « achève » le pouvoir, en revanche le prolétaire n'est pas que le fossoyeur du vieux monde (refrain connu : Cours, camarade ! Le vieux monde est derrière toi).

Dans l'après-coup de la séance précédente

Le capitalisme est le cumul de toutes les formes de pouvoir, de la plus antique, patriarcale, à la postmoderne, biopolitique. Le capitalisme est le comble de l'exercice, autrement dit forcément des abus, du pouvoir, qui est refus des

impossibles et déni de l'humain. Le capitalisme est le ventre fécond, d'où sont sortis déjà, et sortent encore, les bêtes immondes de l'ordre établi, il est l'usine prolifique d'où viennent les machineries déchaînées de la déshumanisation : le fascisme, le nazisme, le stalinisme (eh ! oui, lui aussi), le libéralisme (archéo, néo, ultra et extra).

La démocratie est antipouvoir, est anticapitaliste, non pas seulement renversement mais surtout retournement. C'est le prolétariat, et lui seul, qui justifie et motive la démocratie à proprement parler, non pas comme conquête populaire du pouvoir (« le pouvoir au peuple », ça finit toujours par le peuple aux mains et aux pieds du pouvoir) mais comme révolution, c'est-à-dire comme organisation, par le peuple lui-même, de la perte du pouvoir sur les hommes, tous les hommes, tout homme, comme organisation du peuple pour la perte de tout pouvoir de quiconque sur quiconque.

C'est avec le prolétariat, par la multitude de ses variantes et dans la multiplicité de ses variations, historiques et géographiques, que la démocratie prend toute sa raison d'être, comme communauté humaine qui vient, c'est-à-dire comme communauté qui devient enfin humaine. C'est donc le prolétaire, au commencement comme à la fin, qui fait exister la démocratie, lui donne son sens, comme vérité, et trouve sa cause, son « agence », comme la seule appartenance qui tienne, propre à chacun et commune à tous, fondatrice de l'espèce humaine en tant que telle. Mais c'est le prolétariat non comme sauveur du monde, ni comme messie du futur, ni comme apôtre du progrès, ni comme homme nouveau, ni comme prométhée contemporain, mais justement comme dépourvu et exclu de tout, comme démuné et jeté comme reste.

Prolétariat et prolétaire, c'est le réel de la démocratie, même s'il est vrai aussi que le prolétaire et le prolétariat peuvent aussi et savent tout autant se mettre à la remorque et au service du démagogue, du conducteur, du leader jusqu'à en faire un tyran, un despote, un dictateur. Mais là où est le péril, là est aussi ce qui sauve.

4^e séance : Ce qui sauve

Si méconnu, si ignoré que soit le prolétaire, si méprisé et si réprimé que soit le prolétariat, ce sont eux et rien d'autre qui livrent le sens et donnent la substance de l'humain.

Dans l'après-coup de la séance précédente

Tant pis si je me fais répétiteur, voire radoteur !

Le choix du prolétaire, c'est le lieu et le moment, la conjoncture et l'opportunité (le « chairoi » des Grecs), pour chacun, d'une option : entre subir l'attraction du capitalisme et agir en conformité avec son désir ; entre le Capital comme séduction, captation du désir qui permettent de le détourner... et de l'éviter, et le lien social humain vivant qui pousse et encourage à affronter et assumer le désir, à « savoir si on veut ce que l'on désire ».

La vérité du prolétaire, qu'est-ce que c'est ? C'est peut-être la vérité comme prolétaire et le prolétariat en vérité : puisque c'est ce qui dérange et déplace, force et excite, ce qui entraîne et encourage à se déranger et à se déplacer, tout ce qui pousse à la révolte, à la subversion, à la révolution. Est-ce que la vérité est prolétaire ? Elle est en tout cas toujours un peu honteuse, et embarrassante, comme lui. Est-ce que le prolétariat est vérité ? Que peut-il être d'autre, soit impossible à supporter comme à dire ?

Le réel du prolétaire. Le prolétaire et le prolétariat, c'est ce qui ne se laisse pas réduire, ni éliminer, par aucun changement ou transformation, nulle réforme, et pas même la révolution. Ce qui subsiste, résiste, survit, quand il est écrasé, et qui est en même temps irrésistible, dès qu'il se manifeste. Il est ce résistant qu'aucun obstacle n'arrête parce qu'il n'arrête rien ni personne sauf la domination et le pouvoir, tout au moins quand il se produit et entre en scène, même lorsqu'il se met en acte ou passe à l'acte, et encore plus quand il se fait agent dans et de l'histoire. Dans tous ces cas, il se révèle et reste indestructible, même s'il n'est certes pas ni invulnérable ni invincible, au contraire. Mais que gagnent donc et que nous font regagner les vainqueurs (les « vains cœurs » !) si ce n'est la mort et le crime ?

Le prolétaire et le prolétariat comme symptôme : car ils sont et font cette part en nous qui est maudite et exclue, insubjectivable et asociale, sur laquelle pourtant, en même temps, chacun s'appuie pour s'affirmer comme ego et se poser en sujet, dont tout un chacun et ensemble nous nous servons du même coup pour fonder et maintenir le lien social.

Le prolétaire et le prolétariat sont la raison d'être et la cause, les seules, de l'humanisation, comme ce processus sans progrès qui assure la subsistance et la transmission de l'humanité à la fois en tant qu'espèce et substance.

5^e séance (3 février 2009) : Éloge du prolétaire, hommage au prolétariat

Ce qui vaut au prolétaire l'éloge, ce qui fait que le prolétariat mérite l'hommage, c'est qu'ils sont et font la résistance à la solution finale de l'humain (comme « souci » sans soupçon, comme « soin » plus loin et plus fort que la guérison).

Revenir sur le pas précédent

Le prolétaire, le prolétariat sont et font, en eux-mêmes et par eux-mêmes, une remise en cause permanente des idéaux et des valeurs, et en tout cas ils sont l'origine de tout ce qui va en ce sens, peut-être la principale, voire la seule : tant avec les armes et les méthodes de la critique que par la critique des armes et sinon des pierres et des cailloux, tant au moyen de la violence que de la douceur, aussi bien dans la douleur que dans la joie.

C'est que le prolétaire, le prolétariat est sans valeur, sans idée, mais justement pas sans objet, autrement dit pas sans raison d'être ni surtout sans cause, et donc certainement pas sans importance. Il est peut-être même aussi sans parti, parce qu'il est d'ailleurs le seul parti, parti à prendre et parti pris. C'est lui le constant, partout et toujours, lui qui reste en dernier ressort pour défendre la cause des sans-part, pour donner raison à tous les « sans »... et dans tous les sens, avec et contre les partis et y compris son propre parti, s'il le faut. Il ne

prend jamais son parti du monde tel qu'il est : il est prêt à parier pour la vie, et pour cela à faire face au pire.

Il éprouve de près, il n'est pas sans avoir à reconnaître et connaître les leçons de l'expérience de chacun et de tous, il sait même, lui, tout au moins il peut savoir qu'il y a à affronter et l'indignité du vivant et la honte de vivre et la douleur d'exister... et plus encore le salut par le choix. Il est en effet ce qu'il y a de plus réel, et quoi qu'il en soit il n'a que ce qu'il est de réel. Et c'est parce qu'il parie sur le pire, qu'il ne peut pas faire autrement, qu'il invente un réel.

6^e séance (7 avril 2009) : Tous prolétaires ?

Quoi qu'il pense et dise, quoi qu'il sache et veuille, chacun a à faire avec le désaveu du prolétaire et le reniement du prolétariat, qui est la pente naturelle et la tendance dominante (la loi du moindre effort, l'envie d'en foutre le moins possible !). Qu'est-ce qu'il en fait alors, comment et avec qui ?

Retour, révolution

Tous prolétaires ? Non pas tous prolétaires, chacun prolétaire, mais il n'y a pas d'autre réponse à cet « état » que collective. Alors, tous ensemble ? Peut-être, sauf qu'il vaudrait le coup de préciser pour quoi faire : si c'est pour s'asservir à un maître, à quoi bon ? Donc plutôt pour faire et former un ensemble qui n'exclut personne mais qui surtout n'en inclut aucun de force. Prolétaire, c'est un point d'appui qui n'est pas si mal en ce sens.

En revanche, il y a un mot d'ordre qu'on n'entend jamais, bien qu'il ne manque pas de suiveurs et de volontaires, quoi qu'on dise et quoi qu'on en pense : « Tous capitalistes ! » Bien sûr, c'est une utopie, et de plus mortelle et meurtrière, mais c'est une pente bien plus commune qu'on ne le croit, celle qui consiste à oublier soigneusement, à nier systématiquement, voire à tenter d'éliminer par tous les moyens, le prolétaire et le prolétariat.

Dire, comme Lacan, que tout individu est un prolétaire, c'est toucher ou au moins s'efforcer d'atteindre et de rejoindre quelque chose de la condition humaine : « le lieu et la formule » où se conjoignent et se superposent et se tressent ce que tout un chacun a de plus singulier, son originalité, son « idiosyncrasie » d'une part et d'autre part ce qui fait l'universel de l'espèce ou du genre humain, ce qu'il vaudrait mieux appeler, comme Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau, le « diversel », une unité étrange qui n'est faite que de diversité. Puisque, si nous les humains nous sommes tous pareils, c'est parce que aucun n'est semblable à aucun autre et ne ressemble qu'à lui-même. Drame de notre condition : tragi-comédie, épopée ou roman ? Plutôt ce qui fait de chacun un poème, tout un poème !

Pour prendre, ou reprendre, les choses de manière radicale : le prolétaire, le prolétariat, c'est celui qui, c'est cela qui n'a rien à donner, à laisser, à léguer, que ce soit à l'État, à la nation, mais aussi bien au peuple, voire à la tribu (en dépit de l'anachronisme). Rien : ni patrimoine, ni bien, ni œuvre, ni dynastie, ni race, ni classe, ni « gens », ni caste, ni secte, ni civilisation, ni culture, ni société : prolétaire et prolétariat incultes, barbares, analphabètes, ou même inhumains, et sans lesquels cependant que resterait-il d'humain dans l'humain ?

Le prolétariat n'aurait plus qu'à abandonner (on n'ose pas dire « transmettre », et « fournir » ou « livrer » serait, hélas ! plus juste) sa progéniture : elle exposée à devenir à son tour chair à canon, à travail, à savoir et à expérimentation, et même aussi à l'usage des partis (sans oublier, trois fois hélas ! celui qui est censé être le sien) et aux enjeux des pouvoirs (y compris, l'histoire l'a montré, ceux qui prétendent être à son service). Le prolétaire exprime et révèle, éprouve et reconnaît, expérimente et fait reconnaître la condition humaine à l'état brut, avec sa misère, sa précarité, sa superfluité... basiques, essentielles, fondamentales. Le prolétariat n'a rien, le prolétaire n'est rien. Mais ce rien qu'il a et qu'il est vaut mieux que tous les biens : non pas au motif d'un précepte évangélique, mais en raison d'un principe logique. Car c'est ce rien qui lui permet de résister à toute forme d'institution et d'institutionnalisation, c'est ce rien qui l'oblige à s'opposer à tous les modes d'appropriation et de pouvoir. Au regard de l'humanité, c'est-à-dire la

civilisation, la culture, la société, le prolétaire, le prolétariat s'impose, il n'a plus qu'à s'imposer en tant que déchet, rebut. Et c'est justement malgré ou plutôt en vertu de ce rejet et de cette exclusion, dont il est la cible et l'objet, qu'il est à même, le seul à même de reproduire et de renouveler l'humanité, de la régénérer, soit tout simplement la générer. Il y est non pas destiné ou prédestiné, mais il en est capable : si c'est là sa détermination, encore faut-il qu'il le veuille et le décide, et surtout qu'on ne le fasse pas pour lui, à sa place ou en son nom.

Je n'oublie pas pour autant, et je ne dédaigne pas non plus, l'existence du prolétariat comme classe, et la définition du prolétaire comme membre de celle-ci. Soit une réalité à la fois objective et subjective : l'appartenance effective à un groupe, le sentiment et la conscience éventuels de cette appartenance, les revendications et les révoltes qui vont avec. Le prolétariat comme tel, le prolétaire ès qualité sont déterminés dans et par un rapport social de domination, d'oppression et en fin de compte d'exploitation : le Capital est le rapport social qui à la fois découvre et pousse à son comble cette exploitation de l'homme par l'homme, les places antagonistes qu'elle comporte, les luttes violentes qu'elle induit, les contradictions intrinsèques qu'elle entraîne. Le Capital utilise un précédent, il en use et en abuse à un point tel qu'il semble le créer, alors qu'il ne fait que le reprendre. La thèse de Freud, c'est que la pulsion de destruction et d'autodestruction, la volonté de s'en prendre au prochain sont inhérentes à l'espèce humaine : l'humanisation correspond à une liaison de cette pulsion, au réfrènement de cette volonté de jouissance. Le Capital et le capitalisme, c'est une pure culture de la pulsion de mort, un asservissement subtil mais total à la volonté de l'Autre.

Le prolétaire, le prolétariat est-il une pure victime, un simple objet ? Il est sans doute ce qui permet à l'exploitation de l'homme par l'homme de s'exercer impunément : il y a suffisamment de fragilités en chaque homme pour faire élire le nombre nécessaire d'individus à cet effet et à cet usage. Le pauvre, le faible, le handicapé, l'isolé, l'étranger, l'immigré... En même temps, le prolétariat, le prolétaire, c'est ce qui oppose et impose une limite (certes pas naturelle mais récurrente) aux déchaînements de l'exploitation. Et c'est ainsi que le prolétaire, le prolétariat est appelé et amené à se faire acteur et plus encore agent du lien

social et dans le lien social. Encore faut-il bien sûr qu'il s'y prête, qu'il réponde donc et se fasse une conduite en ce sens. Car rien ni personne n'est susceptible de l'y contraindre ni de l'y obliger, malgré toutes les tentatives si souvent répétées en vain.

C'est ainsi que je comprends que le prolétariat, le prolétaire puisse être la cause et le moteur de la société et de l'histoire, et je dirai même l'élément princeps, l'atome proprement dit du lien social. J'ose à peine dire mais je le fais quand même, que c'est lui « la substance humaine », à ceci près que celle-ci ne peut se dégager que dans et par la relation au pire de l'espèce humaine, humeur malsaine, et de chacun de ses spécimens. Alors seulement le prolétaire, le prolétariat est à la fois le point de passage pour l'abolition des classes et le moment de révélation de la condition humaine commune. Car ce n'est qu'à partir de là, à mon avis, que le prolétaire, le prolétariat peut travailler, ou mieux imaginer, découvrir, créer, inventer un lien social nouveau, soit le renouvellement qui fait le lien social comme tel (au lieu d'entretenir ou de reconduire le rapport social figé d'exploitation et de domination, d'oppression et de répression). C'est toujours à revoir et à refaire. On comprend aussi que ça ne puisse se faire que de manière collective : ce qui se reconnaît comme condition humaine commune et ordinaire, autant antique que moderne, je ne peux le réaliser que dans la solidarité consentie avec les autres, sans exception.

Alors le prolétariat, le prolétaire s'avère être en même temps point de départ, point de passage, point de retour (moment de non-retour). Ce qui m'intéresse, c'est le processus par lequel se fait le raccord entre la condition humaine et la classe sociale, jusqu'à l'abolition des classes et la reconnaissance, si ce n'est le savoir, de la relation à la substance humaine, jusqu'au renversement du rapport social et son retournement dans la création et la récréation (et la récréation !) du lien social.

Ignorer la condition humaine, vérité du prolétariat et réel du prolétaire, comme point de départ et base commune : tel est le fait – le méfait, le forfait – du capitalisme. Ignorer la condition humaine, le prolétariat et le prolétaire en tant que symptôme et ouverture au sinthome, comme point de passage du rapport

social au lien social : c'est le fait – défaite derrière les hauts faits et les grands gestes – du libéralisme et du réformisme.

Ignorer enfin la condition humaine, le prolétariat et le prolétaire comme noyau et cœur du lien social et de son renouvellement, autrement dit « lieu et formule » de l'invention du réel, donc du « moment fraternité », comme point de retour et par conséquent révolution : c'est le travers du « prométhéisme », de l'idéologie du progrès, mais, plus grave encore, c'est le désir pur et le vouloir pur du nazisme et du stalinisme (l'aryen pur, l'homme nouveau), et enfin, certainement pas moins criminelle, c'est la passion de l'indifférence qui est la spécialité de la mondialisation-globalisation postmoderne.

Soit ainsi autant de négations, partielles ou totales, de l'humain. Pour tous ces assassins, patentés et qualifiés, légaux et légitimes, le prolétaire, le prolétariat, c'est ce qu'il faut oublier, sinon c'est ce qui ne peut servir que de repoussoir, ce avec quoi il faut rompre. La voilà la fameuse rupture, que prône et prônera toujours le chef de tous ces tueurs : quitter les tours et détours de l'espèce humaine, humeur malsaine, pour entrer dans le monde du pur profit, débarrassé une fois pour toutes du lumpen, de la racaille, tout autant que des solidarités essentielles, à briser, que des générosités gratuites, à décourager, de force et au Kärcher s'il le faut. Nous, nous sommes pour la révolution, c'est-à-dire pour le retour à ce qui est et reste notre point de départ, notre terrain de base. Le prolétaire, le prolétariat, c'est ce à quoi il faut finir par se rompre, se former. C'est un renversement, un retournement, certes, mais c'est aussi, comme pour les astres, un retour obligé au même point, à ceci près que, chez les humains, c'est un point de non-retour : on ne peut pas le franchir n'importe comment, sous peine de désastre ! Pas de pure race prolétarienne, seulement le genre humain, impur.

7^e séance (19 mai 2009) : Le prolétaire est-il soluble dans le capitalisme ?

Le capitalisme dépend entièrement du prolétariat (et non pas l'inverse) : il ne peut pas s'en passer, il l'utilise sans limite et en abuse sans vergogne, en même

temps qu'il ne cesse pas seulement de le dédaigner, de le dénigrer, de le mépriser, mais aussi de le nier, de le dénier, de le renier. Source de tous les négationnismes.

Jamais pourtant, même dans le pire des cas, le prolétaire ne peut être supprimé, pas même réduit à l'usage qui en est fait dans et par le capitalisme. Le capitalisme est certes voué à la crevaison de tout et de tous, mais là il se heurte à un impossible – peut-être le condensé ou le condensateur de tous les impossibles – , car il ne peut détruire le prolétariat sans se détruire lui-même *in fine*. Qui plus est, le prolétaire est l'agent double de toutes les transformations, individuelles et collectives, il est le joueur éternel de toutes les métamorphoses, sociales et politiques : les résistances clandestines, c'est lui, les révoltes logiques, c'est toujours lui, les révolutions politiques, c'est encore lui.

8^e séance (2 juin 2009) : Cherchez le prolétaire, c'est lui qui vous trouvera

« No surrender »

« Tous les arts ont donné des merveilles.
L'art de gouverner n'a produit que des monstres »

Saint-Just

Qu'est-ce qui fait marcher une société ? Le pouvoir !? On sait toutes les théories pour l'amélioration du pouvoir : la séparation des pouvoirs, la prise du pouvoir par le prolétariat, soit la classe qui en a été constamment exclue dans l'histoire humaine. En fait, on met ainsi en question les formes du pouvoir mais on maintient sa réalité et son existence, la prise du pouvoir et son exercice, légitimés ou pas. Et si c'était ça qu'il convenait de mettre en cause définitivement ? Penser, organiser, réaliser sa perte : même si, et y compris surtout, le pouvoir sans cesse renaît de ses cendres. Suivre (et dépasser si possible) la Commune, les conseils ouvriers, le « subcomandante » Marcos. On peut se demander (moi je ne me le demande même plus) si les révolutions n'ont pas échoué ou mal tourné parce qu'elles ne s'en sont pas prises, ou pas assez, à la passion et à la canaille du pouvoir (à la volonté de pouvoir, à la jouissance du pouvoir : d'abord dans un esprit de vengeance ou de revanche, et ensuite, comme toujours et partout, par goût du pouvoir). Rien n'est plus urgent qu'un combat à outrance contre le pouvoir : « no surrender », pas de reddition, comme ça s'est fait au contraire presque toujours (sauf exception) jusqu'à maintenant, mais lutte à

mort jusqu'à la disparition programmée et à la perte annoncée du pouvoir, même s'il faut recommencer et recommencer. Ce n'est pas un vœu pieux de ma part, ni un projet anarchiste, c'est ce que fait effectivement le prolétariat : en sourdine comme une taupe, avec éclat dans l'émeute, la grève, la révolution, même si c'est sans en avoir le concept et sans en faire la théorie ; et ceci chaque fois qu'un pouvoir est branlant ou arrive au bout du rouleau. C'est la racaille du peuple qui fait le sale boulot, et c'est la canaille du pouvoir qui récupère la mise. Pas de quartier !

Qu'est-ce que le pouvoir ? Le phallus ? Le phallus (ce concept d'une petite chose qui se détache et se sépare, dit Freud), c'est ce qui ordonne les pulsions, leur donne une orientation et un sens, les met en œuvre et les corrèle à l'autre. Sauf que la poussée de la pulsion reste constante (elle n'a d'autre fin que la mort), que le phallus l'apprivoise mais ne la domestique pas, qu'il l'approche mais ne la maîtrise pas, qu'il l'active mais ne la liquide pas. Il y a toujours des résidus pulsionnels intraités et même intraitables. Et ce que fait le symptôme, c'est d'inventer quelque chose aussi avec cet intraité-intraitable, d'où son importance qui n'est pas moindre que celle du phallus.

Alors, encore une fois, qu'est-ce que le pouvoir ? Un usage déréglé et déchaîné du phallus qui mise tout sur la répression sinon la suppression de la pulsion. C'est un « tout-phallique » : bâton, sceptre, manche. Ça foire inmanquablement et d'autant plus que ça marche mieux longtemps : il n'y a guère d'autre issue à cette affaire, à la fin, que la surexcitation du chef, du maître, et que l'insurrection de la foule, du peuple. Tant mieux, mais c'est du temps perdu pour tous. Pour abrégé, je dirai qu'il est permis de préférer l'autorité au pouvoir pour le destin d'une société et pour le sort de ses membres, comme aussi pour la qualité du vivre ensemble. Tout en simplifiant encore, j'ajouterai qu'il y a deux versants à l'autorité. D'une part le père réel et le réel du père : l'agent de la castration, le vivant bien vivant qui dit ce qui fait la loi du désir ; ce qui sert de cause et de soutien à la force d'un désir. Il n'y a pas besoin de président ni de grand homme pour ça, mais plutôt de quelqu'un ou de quelques-uns qui sont véritablement et réellement des symptômes : des symptômes ayant valeur d'attraction pour les autres, sur le symptôme de chacun sinon de tous. S'ils sont et

font symptôme, ils savent qu'ils n'ont pas à se prendre pour ce qu'ils ne sont pas, ni à s'accaparer quoi que ce soit. Une fois pris leur tour, ils s'en vont, non sans laisser et faire la place à d'autres (et non pas au chaos après eux).

Je conclus : le pouvoir, le « tout-phallique », se soutient de l'idéal, du désir pur, et il n'est que mépris ou indifférence pour le symptôme. C'est pourquoi il est toujours dégradé, dégradant, corrompu, corrupteur : option prise sur la servitude volontaire. L'autorité dépend du consentement de chacun à la logique d'un discours : un discours auquel il prend toute sa part ; un discours dans lequel il prend ses responsabilités ; un discours pour lequel il se hâte de faire son pas à lui ; et un discours qu'il n'hésite pas à marquer de son style ; un discours grâce auquel enfin il fait tout ça parmi les autres, avec les autres, entre les autres. C'est ainsi qu'il y a bien un combat sans merci entre le pouvoir et l'autorité, comme entre le tout-phallique, qui fait marcher tout le monde au même pas, chacun pour soi, et le symptôme, qui rend justice à toutes les singularités sans exception, là où chacun est, toujours et partout, « un-entre-autres ».